

La maternité masculine à travers l'histoire

G. ANDROUTSOS

Histoire de la Médecine, Faculté de Médecine de l'Université d'Ioannina, Grèce

RÉSUMÉ

Depuis l'antiquité, la « maternité » masculine fascina les esprits et excita l'imagination humaine. Des savants de tout genre (médecins, ecclésiastiques, littérateurs) tentèrent d'expliquer ce phénomène. Dans cet article nous procédons à une classification d'un certain nombre de cas rapportés de « procréation » masculine, tout en mettant l'accent sur des cas légendaires (chevalier d'Eon, « papesse » Jeanne).

Mots clés : « maternité » masculine, pseudo-hermaphrodisme féminin, transexualisme, grossesse nerveuse, « menstruation » masculine

Dans la littérature on trouve plusieurs cas de « grossesses masculines ». Elles appartiennent, généralement à cinq catégories d'observations que nous allons aborder successivement.

I. TUMEURS EMBRYONNAIRES

Il s'agit de tumeurs embryonnaires, embryomes ou tératomes, dont les plus fréquents sont les tératomes testiculaires. Ce sont des tumeurs développées aux dépens de cellule à potentialités multiples et dans lesquelles on trouve presque toujours des poils, des glandes sébacées et parfois des dents, de la glande thyroïde, des os. C'est certainement à ce type de tumeur qu'a eu affaire le chirurgien major de l'armée d'Italie, Saint-Donnat, qui opéra une énorme tuméfaction survenue dans

le scrotum d'un gentilhomme. Il y trouva une « masse de chair toute spermatique, et d'os très durs dans toute la masse ». A l'époque, on attribua cette étrange procréation au fait que le gentilhomme en question avait fait la cour de très près à une dame, sans toutefois aller jusqu'au bout. A l'acmé de cette assidue poursuite, il ressentit une vive douleur dans le testicule : c'était bel et bien là le signe de la conception, à cet instant, de cet enfant mal formé [14]. Un autre cas est celui du jeune Bissieu : on dispose d'un procès-verbal de son autopsie, effectuée par deux médecins : il s'agissait d'un jeune homme qui mourut à 14 ans d'un syndrome que nous qualifierions aujourd'hui de péritonéal. Peu de temps après sa naissance, selon le *Journal de Paris* (1804) son ventre se ballonna de façon singulière et parut douloureux : des crises de douleurs intermittentes parsemèrent l'évolution de la maladie, qui se termina par la mort après l'expulsion, par le rectum, d'une pelote de cheveux de la grosseur d'un œuf de poule. L'autopsie révéla la présence de deux tuméfactions intraabdominales, l'une faite de cheveux, l'autre comprenait, non seulement des cheveux, mais aussi des dents, de la peau, une ébauche de membre avec trois doigts, une tête informe un pavillon d'oreille et une sorte de museau [14]. A l'heure actuelle, on peut affirmer qu'il s'agissait d'un tératome complexe, sans doute d'origine précoccygienne. Il est possible que ce tératome ait dégénéré et fût deve-

Correspondance : G. Androutsos, 1, rue Ipirou, 10433, Athènes, Grèce, Fax : 01-8235710.

nu malin, envahissant de proche en proche le péritoine et le rectum, par lequel une partie de la tumeur fut expulsée. Mais à l'époque, les interprétations furent aussi variées que fantaisistes : l'expulsion rectale fut interprétée de façon peu indulgente, et l'on crut qu'il fut expulsé par où il avait été engendré.

II. PSEUDOHERMAPHRODISMES

Ce type de procréation « masculine » correspond à des pseudo-hermaphrodismes féminins. En 1612 Jacques Duval de Rouen, publie un ouvrage intitulé *Des hermaphrodites, accouchements des femmes*. La première édition est rapidement retirée du commerce en application d'un arrêt du Parlement du 4 avril 1612. Mais après l'interdiction de la première, la deuxième édition ne sera publiée qu'en 1880. Il y est rapporté qu'en 1575, quand il faisait ses études de médecine à Paris, l'abbé du monastère de Sainte Geneviève, s'étant aperçu qu'il manquait une coupe d'argent dans l'inventaire du trésor, porta ses soupçons sur un jeune garçon qui était au service du couvent. Il ordonna, alors, de le déshabiller et de le fouetter devant la communauté. Cela apprenant, ce jeune homme nia éperdument et demanda qu'on eût pitié de son sexe : baptisé comme garçon, il révéla qu'il s'était aperçu depuis quatre ou cinq ans qu'il était une fille. Cette surprenante déclaration permit de découvrir le véritable voleur, qui était tout autre. Le garçon fut donc lavé de l'accusation qui avait été portée : restait la question de son sexe. Des experts furent nommés, qui furent d'accord pour affirmer « qu'il avait une nature féminine bien formée et il lui fut permis de prendre l'habit de femme ». Plus tard elle se maria et eût des enfants [9]. Duval, encore lui, raconte une autre histoire de grossesse chez un homme : « Il m'a été référé qu'en ladite ville de Paris il y a un jeune homme d'Eglise prêtre, lequel est gros d'enfant et reconnu pour tel, il a été renfermé prisonnier aux prisons de la Cour ecclésiastique... ce qui m'a mandé d'être véritable par quelques miens amis... et affirmé par M. Foulon, bachelier en théologie... » [14].

Le cas de « Monsieur Guérin », une nouvelle d'Edmond About pleine d'humour, laisse le diagnostic en suspens : le récit s'inspire de l'his-

toire d'un brasseur de Dordrecht, Isaac Sleck, et date de 1759. Cet homme vit son ventre enfler et devenir douloureux, de façon progressive tellement rapide qu'on en vint à appeler plusieurs médecins et chirurgiens. Le chirurgien nommé Arnold extirpa, à sa grande stupéfaction, un garçon vivant paraissant à terme. Le fait a été confirmé par un rapport officiel portant la signature des Conseillers de la ville et de son bourgmestre Joan Van Hutten. L'événement fit grand bruit et les annales en retentissaient encore au début du XIXe siècle, car on le trouve relaté dans le *Journal de Paris* du 20 messidor an XII (1804). Selon la nouvelle d'Edmond About il s'agit d'un jeune homme dont la mère avait toujours voulu qu'il fût une fille, lui avait fait percer les oreilles, l'avait élevé avec des vêtements féminins jusqu'à l'âge de 10 ans. Toujours est-il que, sur les instances de ses parents, ce jeune homme finit par se marier avec une femme autoritaire ; depuis la puberté, il avait une « épistaxis » tous les mois. Un beau jour, ses « épistaxis » s'arrêtèrent et son ventre se mit à se ballonner, tant et si bien qu'au terme de neuf mois, le Dr Wilson, l'opéra et le délivra d'un garçon. Vers la cinquantaine les « épistaxis » s'espacèrent, il éprouva des bouffées de chaleur, et il mourut au cours d'un syndrome ménopausique. Mais Edmond About nous laisse en suspens : l'opération se fait en catimini ; seul est là le Dr Wilson qui parraine l'enfant ainsi que sa « nièce » avec laquelle il vivait, mais qui était allée aux Etats-Unis les mois précédents. Nous ne savons donc pas s'il ne s'est pas agi d'un tour de passe-passe, si la pseudo-nièce n'était en réalité la mère de l'enfant, et si la grossesse de M. Guérin n'était pas une grossesse nerveuse. Donc ce M. Guérin peut avoir été un cas de pseudohermaphrodisme féminin, mais nous pencherions plutôt pour un transexuel, car il se croyait du sexe féminin depuis sa plus tendre enfance, et la grossesse en question pouvait fort bien n'être que grossesse nerveuse. De configuration, il était selon la description d'Edmond About, parfaitement masculin [14]. C'était aussi le cas d'un médecin cité par Krafft-Ebing et qui, tous les mois, éprouvait pendant cinq jours les phénomènes physiques et psychologiques des règles, avec le sentiment de posséder des organes génitaux féminins.

III. TRANSEXUALISME ET TRAVESTISME

On observe ce type de grossesse chez les transsexuelles femmes se prenant pour des hommes. Telle est la troisième circonstance où l'on peut observer des grossesses « masculines », n'étant en réalité masculins que le désir de le paraître et la réalisation artificielle d'un certain degré de masculinisation, chose possible en ce siècle.

Blumenstock a observé un individu qui avait voulu fonder une religion en Galicie et qui était persuadé qu'il accoucherait de deux jumeaux. Ce type d'individus figure dans la classe des délires ; mais parfois extraordinairement localisés à l'erreur du sexe dont Dieu les a affublés [14].

On peut rapprocher de ces cas, celui du « chevalier » d'Eon, que Louis XV envoya en mission secrète auprès de la tsarine Elisabeth. D'Eon s'en fut en 1755 à la Cour de Saint-Pétersbourg habillé de vêtements féminins avec un passeport au nom de Léa de Beaumont. La tsarine fut tellement séduite par l'ensemble de ses qualités qu'elle la prit comme lectrice. L'année suivante, après qu'elle fut de retour, Louis XV la renvoya à la Cour de Russie, cette fois-ci en homme, prétendu frère jumeau de la lectrice, comme secrétaire d'ambassade [3]. La même séduction agit sur la tsarine, qui proposa « au frère » de Léa, de l'attacher à sa cour, ce qu'il refusa. Plus tard envoyé à Londres comme agent secret il s'y montra, tantôt en homme, tantôt en femme. Un médecin appelé le Goux témoigna par écrit qu'il avait examiné son sexe et qu'il s'agissait bien d'une femme [14]. Une autre personne également, prétendit avoir vu et touché ses seins et ses parties sexuelles et aussi constaté que d'Eon était une vraie femme (Figure 1). En Angleterre, des paris colossaux s'ouvrirent sur la nature exacte de son sexe. Il se crée même des compagnies d'actions. On tente de l'enlever, afin de vérifier si il est doté ou non d'une *terza gamba*... Louis XV lui demande une autre mission : mettre la main sur un brûlot, un manuscrit prêt à paraître et signé de l'affreux Théveneau de Morande, *Les mémoires d'une femme publique* [18]. En clair l'histoire fortement poivrée des amours du roi et de la comtesse du Barry. D'Eon est sur le point de



Figure 1 : La chevalière d'Eon.

réussir quand ses ennemis convainquent Louis XV de faire appel à un autre agent secret : Beaumarchais. D'Eon consent enfin, après la mort de Louis XV, à rentrer dans sa patrie. Bravache, il se présente à Versailles dans son uniforme de capitaine de dragons. Marie-Antoinette ne veut le voir qu'en femme. Et lui dépêche sa propre modiste, Rose Bertin. Il consent aux essayages. Sa nature première l'emporte. D'Eon ne signe plus sa correspondance privée que du nom de chevalière d'Eon. En 1778, la guerre menace entre la France et l'Angleterre. A nouveau, il jette ses fanfreluches au panier et supplie qu'on lui donne un régiment. En guise de réponse, on l'enferme au château de Dijon. Deux mois d'incarcération. Après sa libération il végète en France, toujours en habit de femme, fréquente les salons, devient une sorte d'attraction pitoyable. De

guerre lasse, il gagne l'Angleterre. Le temps passe. D'Eon vieillit. La Révolution française l'exalte. Il se qualifie de « citoyenne de la nouvelle république ». Mais en vain demande-t-il à la Convention de reprendre du service, les armes à la main. Il faut bien vivre. Contre quelques guinées, la chevalière donne des assauts publics. En robe noir, sans plastron, il crible de coups le chevalier de Saint-Georges, favori du prince de Galles, et pourtant réputé meilleure lame du royaume. Reclus dans une pension de famille misérable, il s'éteint en 1810, abandonné de tous [16].

Le chevalier d'Eon semble lui-même avoir cru qu'il était une femme. Il représente peut-être une forme un peu particulière d'intersexualité : celle des individus qui finissent par croire leurs propres mensonges. Ceux-ci (hormis toute question de sexe) ne sont peut-être pas aussi rares qu'on pourrait le penser. Nombre de spécialistes ont glosé sur ce caractère. On ne connaît à Charles-Geneviève aucune liaison, aucun amour, fût-il bref. Il n'a guère besoin de se raser, et son visage conserve sa florale blancheur. Homosexualité refoulée, problème de chromosomes, paranoïa... Difficile de percer le mystère... Qu'était en réalité cet Eon de Beaumont, tour à tour chevalier et chevalière, qui remplit toute l'Europe de ses scandales, qui fut un agent si précieux pour la politique secrète de Louis XV et que Beaumarchais chercha à épouser ? Eon de Beaumont l'en accuse, ainsi qu'en fait foi la lettre qu'il écrit au comte de Vergennes et qui représente la vingt-deuxième des pièces justificatives que Frédéric Gaillardet [7] a rassemblées à la fin de son ouvrage sur ce personnage. Celui-ci ayant été, paraît-il, repoussé, s'en serait vengé en formant de concert avec Théveneau de Morande, des spéculations frauduleuses sur son sexe et en essayant de le faire passer pour hermaphrodite (Ce Théveneau de Morande est connu par ses pamphlets, dont le plus célèbre est *l'Espion anglais*. On y trouve de curieuses anecdotes sur la comtesse du Barry et de piquants détails sur les androgynes qui formaient une secte dont le président était la grande comédienne Mlle de Raucourt, et dont faisaient partie Mlle Clairon, Mme de Furiel, Mlle la chevalière d'Eon de Beaumont, etc). Mais d'Eon protesta avec une grande

énergie contre une imputation qu'il prétendait être mensongère et odieuse ; cependant il ne parvint pas à donner le change à l'opinion publique, qui continua à partager le sentiment plus ou moins sincère de Beaumarchais ; quant à Voltaire il était fort intrigué et il avouait ne rien comprendre aux étranges allures de ce personnage. Aussi, la nouvelle de la mort du chevalier d'Eon ne fut pas plus tôt connue, que l'on s'empressa de soulever le voile qui avait couvert si longtemps ce mystère ; on fit donc l'autopsie de son corps et le soin qu'on y apporta, ainsi que le grand concours de témoins qui y assistèrent, attestent jusqu'à quel point les doutes sur l'identité de son sexe étaient enracinés dans les esprits. L'attestation justificative des résultats de l'examen médical est signée de Th. Copeland, chirurgien, et de M. Adair, Wilson, etc. On y voit aussi figurer celui du Père Elisée, médecin de Louis XVIII, qui avait été celui de d'Eon ; il est certifié que le corps du chevalier a été soumis à une dissection attentive et qu'on y a trouvé des organes mâles de la génération parfaitement conformés sous tous les rapports ; le héros de tant d'aventures était donc réellement un homme (Figure 2) qui, grâce aux attributs moraux de l'hermaphroditisme, était parvenu à jouer tour à tour le rôle de l'un et de l'autre sexe [13].

IV. LA COUVADE

Tout à fait à part doit être mise une quatrième circonstance où l'homme, tout en n'étant pas enceint(e), fait semblant d'avoir accouché. C'est la « couvade » ou cérémonial d'enfantement par les hommes. La couvade est une coutume très ancienne liée à la naissance d'un enfant. Les ethnologues et sociologues se sont longuement penchés sur le phénomène de la couvade : elle existait dans les sociétés primitives mais aussi dans les groupes évolués. L'historien grec Diodore de Sicile dans sa *Bibliothèque Historique* (60 av. J.-C.) raconte : « A la naissance de leurs enfants, les Corses font ceci : ils n'ont aucun soin de leur femme en couches. Dès qu'une femme a mis au jour un enfant le mari se met au lit comme s'il était malade, et il s'y tient pendant un certain nombre de jours, tout comme une accouchée ». Plutarque en parle dans ses écrits et la men-



Figure 2 : Le chevalier d'Eon.

tionne à Chypre. Strabon dans sa *Géographie* rapporte : « En Cantabrie, les femmes qui accouchent font mettre leur mari au lit comme s'il avait eu le mal d'enfant, en le soignant, elles-mêmes ». L'abbé Brasseur de Bourbourg parle de la même coutume dans son ouvrage sur l'Atlantide : « En Cantabrie, les femmes accouchaient en plein champ et c'est le mari qui se mettait au lit comme s'il avait eu le mal d'enfant et les femmes le soignaient. C'est ce qui se pratiquait dans plusieurs régions d'Amérique » [11]. Après la naissance d'un enfant, les Thibéraniens des bords de la mer Noire se jetaient sur leur lit, pleuraient, se lamentaient et se faisaient donner les mêmes soins que les femmes en couches. Des histoires identiques sont rapportées en Inde, en Malaisie, en Chine et dans les Caraïbes. La couvade existait au XVIIe siècle aux Antilles et au Brésil (Witkowski), aux XIXe et XXe siècles, on la retrouve relatée chez les Indiens des Indes et d'Amérique du Nord, et cette coutume

était encore usitée il y a quelques décennies dans le Midi et la France méditerranéenne, comme en Navarre, en Béarn et en Pays basque (cf. F. Michel). Jacques Gélis la signale près de Nevers en 1905. Gélis nous conte que c'est au mari que vont alors les félicitations des amis et que c'est lui qui reçoit des cadeaux. « Pendant que son épouse est en retrait ou vaque tout bonnement aux soins du ménage. « Servez Godard, sa femme accouche » lançait-on d'un air moqueur au XVIIe siècle » [14].

Dans le passé, on distinguait deux comportements : la couvade prénatale, et postnatale. Pendant la première, appelée aussi couvade pseudo-maternelle, le père imitait sa femme en travail. Il s'alitait et simulait l'accouchement. Nous pouvions déceler, durant cette période, toute l'ambivalence du mari ; en prenant sur lui les douleurs de son épouse, il tentait de l'aider et se punissait des désirs hostiles refoulés envers elle. Cela lui donnait aussi l'occasion d'assumer un rôle maternel, reste d'une identification féminine dépassée. Pendant la seconde période, dite couvade diététique, le père restait alité et soumis à une véritable diète. Il lui était interdit d'avoir une activité susceptible de blesser un être vivant, humain ou animal. La prescription du jeûne permettait ainsi de réprimer les tendances cannibalesques vis-à-vis de son enfant [10]. L'homme qui pratiquait ces coutumes, dont le principe de base est la substitution, protégeait la mère et l'enfant contre les mauvais esprits. Ces rites tenaient compte comme on l'a dit d'une identité féminine latente chez l'homme, donc d'une espèce de bisexualité physiologique.

Pendant la première période, les signes digestifs sont les plus fréquents, et très divers ; il peut exister des douleurs abdominales, des nausées, des vomissements, une prise de poids de 5 à 10 kilos, des fringales, des changements d'habitudes alimentaires. Ils traduisent la conception infantile des rapports sexuels qui auraient lieu par l'anus. Les hommes ont en effet des problèmes psychologiques fréquents, mal connus, peu étudiés ; ils n'entraînent aucune lésion physique et disparaissent après la naissance. Des crises d'anxiété, des troubles dépressifs, des périodes phobiques, et des manifestations hypocondriaques se rencon-

trent très souvent. Des bouffées délirantes aiguës, beaucoup plus sévères sont également décrites. Toutes ces manifestations peuvent permettre à l'homme de construire l'image de son enfant à naître. Les troubles de la sexualité (exhibition, actes homosexuels, travestisme, lettres obscènes) ne sont pas liés à une frustration sexuelle, mais sont les traductions de conflits inconscients réactivés [4].

L'accession à la paternité est un moment capital de l'évolution psychologique de l'homme. Il ne supporte pas le non-vécu physique de l'état de grossesse, alors qu'il est le géniteur et l'émetteur du sperme fécondateur. Ces manifestations expriment son désir de porter l'enfant. Cette période fait resurgir des conflits infantiles mal résolus, et remet en cause l'identification sexuelle, en réactivant l'angoisse de castration, avec un retour possible à l'identification féminine primaire. Cette phase cruciale se déroule en effet dans la souffrance si ses propres conflits infantiles ne sont pas résolus. Une forte tendance incestueuse non réglée, comme le désir irrésolu de remplacer le père, est l'obstacle majeur empêchant d'assumer la paternité. Cette période touche profondément au narcissisme et correspond au moment précis où l'homme passe du statut d'enfant à celui de père. Tant qu'il reste le fils de ses parents, il conserve une part du sentiment magique de la toute puissance infantile. Mais après la naissance de son enfant, il ne devient qu'un maillon de la chaîne. Pour bien s'occuper de ses enfants, beaucoup de thérapeutes pensent que les pères doivent accepter l'épanouissement de la partie féminine d'eux-mêmes. Le traitement doit tenir compte de la gravité des symptômes et de la personnalité du patient. Il existe des traitements médicamenteux, mais aussi la possibilité d'une psychothérapie [10].

V. MANIFESTATIONS PSYCHOSOMATIQUES

1. MENSTRUATION CHEZ L'HOMME

On a fréquemment noté des saignements périodiques chez l'homme, constituant ce qu'on appelle « la menstruation masculine ». Et cela est particulièrement intéressant quand l'écoulement provient du pénis ou de l'urèthre car il y a alors une analogie frappante avec la fonc-

tion menstruelle chez la femme. Les auteurs anciens mentionnent plusieurs exemples de cet ordre. Mehliss dit que dans le passé, certains écrivains remarquaient qu'une lustration menstruelle du pénis était infligée aux Juifs comme châtiment divin [12]. Bartholinus, Lusitanus, Salmuth, Hagedorn, Fabricius Hildanus, Vesalius, Mead mentionnent plusieurs exemples. Forel vit une menstruation masculine. Gloninger évoque un homme de trente six ans qui, depuis l'âge de dix-sept ans avait eu des manifestations lunaires de menstruation. Chaque fois, cela s'accompagnait de douleurs dans le dos et dans la région hypogastrique, d'un état fébrile et d'un écoulement sanguin provenant de l'urètre, qui ressemblait au flux menstruel.

2. GROSSESSE NERVEUSE

Quelquefois, on note des grossesses avec symptômes imaginaires et préparation pour la naissance. A l'origine de la plupart des cas, on trouve l'épaississement du ventre, l'engorgement mammaire, et les symptômes produits par l'imagination comme les nausées, les contractions spasmodiques de l'abdomen etc.

3. LES NAUSÉES DE SOLIDARITÉ CHEZ L'HOMME

Elles sont souvent associées à la grossesse ; on trouve des nausées matinales et des vomissements qui sont des symptômes apparaissant solidairement chez le mari. Cela a longtemps été une superstition dans certaines régions de Grande-Bretagne, qui s'est étendue ensuite à l'Amérique ; elle existe même encore aujourd'hui. Sir Francis Bacon a écrit à ce propos que certains maris aimants compatissent tellement à l'état de leur femme, qu'ils en éprouvent des nausées le matin. *The Lancet* (1878, 66) décrit un cas où les nausées et les vomissements du mari et de la femme commencèrent et se terminèrent en même temps.

VI. LA PAPESSSE JEANNE : MYTHE OU RÉALITÉ ?

La plus célèbre des maternités masculines est celle de la «papesse Jean ». En réalité la papesse Jeanne est nettement antérieure. Que s'est-il passé en effet entre les règnes du pape Léon IV, mort en 855, et celui de Benoît III* ? A cette

époque une femme née à Mayence, a un jour l'idée de se travestir en homme, pour suivre son amant dans le monde des études, d'où les personnes du sexe faible sont exclues [17]. C'est une aventurière amoureuse. Après s'être rendue à Athènes, la dame se fit remarquer à Rome où, dissimulant toujours son sexe avec habileté, elle fut reçue dans les milieux ecclésiastiques et en particulier, à la Curie. Elle réussit si bien son manège qu'en juillet 855, à la mort de Léon IV, elle se fit élire pape et prit le nom de Jean VIII [14]. Deux ans passèrent. La papesse, qui avait continué à se livrer aux plaisirs charnels, se trouva enceinte. Au cours d'une procession qui se déroulait entre Saint-Pierre du Vatican et Saint-Jean de Latran, elle fut prise de contractions et dut accoucher publiquement du fruit de ses péchés (Figure 3). Elle fut condamnée à mort. Cette légende aura la vie dure puisqu'elle sera reprise par Pétrarque, Boccace et les protestants. Dans un article publié par le *Journal of clinical endocrinology and metabolism*, Maria I. New et Elizabeth S. Kitzinger [15] suggèrent que, si papesse Jeanne il y eut, elle était pro-

bablement atteinte d'un pseudohermaphroditisme féminin par hyperplasie congénitale des surrénales [9].

Une femme sur le trône de Pierre ! Le scandale ridiculisait l'Eglise et nombreux sont les « libres-penseurs » qui en rient encore. Contrairement à ce qu'on aurait pu supposer, l'Eglise ne chercha pas à cacher l'affront qui lui avait été fait et qui éclaboussait son honneur. Elle n'en trouva pas la cause ailleurs qu'en elle-même et, pendant des siècles, battit sa coulpe en ravalant son chagrin, au grand plaisir de ses adversaires, Jean Hus, Luther et les protestants, qui n'en demandaient pas tant. Aux rares sceptiques, qui trouvaient l'anecdote un peu emberlificotée et les documents peu convaincantes, on rétorqua longtemps que les preuves étaient abondantes et irrécusables [19].

Le rite, aujourd'hui perdu, de la vérification de la virilité des papes lors du couronnement était supposé constituer la principale d'entre elles. Au palais du Latran, après l'élection du nouveau souverain pontife, un diacre était suppo-



Figure 3 : La parturition de la papesse Jeanne. Gravure sur bois de Joannes Wolf, *Lectonum memorabilium et reconditarum Centenarii XVI*, 1600.

sé vérifier manuellement l'existence de ses parties génitales (dénommées à juste titre les « pontificales » !), au travers d'une chaise percée destinée à cet effet. Après avoir effectué son contrôle, le diacre était censé prononcer ces paroles latines : « Habet duos testiculos et bene pendentes ! », qui signifiait : « Il en a deux et qui pendent bien ! » -sous-entendu : c'est un homme, donc il est digne de la couronne papale. On aurait d'ailleurs des témoins. Quant aux sièges en question, ils existent toujours et, s'ils ne sont plus utilisés, on peut néanmoins constater de visu qu'ils sont bien « percés ». L'argument semble imparable. Pourquoi aurait-on imposé ce rite humiliant aux papes du Moyen Age, rite inconnu des premiers chrétiens, s'il ne s'était pas justement produit un événement majeur dans l'histoire de la papauté qui l'ait justifié ? Seule, dans des temps anciens, l'accession d'une femme au trône de Pierre paraissait exiger la mise en place d'une telle « expertise », afin que le scandale ne se reproduise plus. On ajoutait, pour renforcer la conviction, que la procession du pape effectuait un détour pour éviter de repasser sur les lieux « salis » par la perfide aventurière... A cet endroit une inscription aurait été gravée, dénonçant la mise au monde du bâtard de la papesse Jeanne. On disait aussi que les « deux ans de vacance entre le règne de Léon IV et celui de Benoît III » correspondaient à la chronologie avancée [1].

Mais l'étude attentive de ces « preuves » nous démontre qu'elles ne valent strictement rien. La papesse Jeanne est une légende sans plus. Le « rite de vérification », si ridiculement public, n'a jamais existé. Rigoureusement aucun texte normatif n'en fait état. On connaît aujourd'hui la cérémonie du couronnement dans ses moindres détails et aucune part ne lui est laissée. Le pape allait bien s'asseoir sur une chaise effectivement bizarre, mais personne dans son entourage ne lui touchait quoi que ce fût et surtout pas les parties génitales. Dans le mobilier de l'investiture pontificale, on retrouve bien deux sièges perforés en marbre, dit « roux antique », mais leur signification est tout à fait différente de celle qui a été suggérée par la rumeur. La perforation en question est circulaire et mesure 21,4 cm de diamètre ; elle s'ouvre sur le devant du siège par une petite

ouverture carrée de 13,2 fois 13,7 cm. On ne voit qu'elle quand on est sous l'influence de la légende, mais, en fait ce sont les rebords qui sont importants – le siège à proprement dit et non le « trou ». Comme l'a démontré Alain Boureau dans un livre intitulé *La Papesse Jeanne*, ces sièges ont adopté la forme des sièges des consuls et prêteurs romains [1]. Ce sont des « sièges curules ». Leur origine remonte au XI^e siècle. A cette époque, la papauté se heurtait aux intrigues des cardinaux de la Curie. Pour tenter de contrebalancer le pouvoir de ces derniers et raffermir le leur, les papes, Pascal II en tête, se prétendirent, à l'image des Romains antiques, « patriarches universels ». Ce titre leur permettait de soumettre à Rome les patriarchats du monde entier, notamment ceux d'Antioche, de Constantinople et de Jérusalem, qui semblaient leur échapper. Les sièges curules n'étaient donc que l'expression symbolique de cette nouvelle titulature. Le pape y recevait la fêrule, remise par un sous-diacre (le voilà le « diacre » de tout à l'heure), qui désignait son magistère – et c'est tout. Pourquoi les sièges devinrent-ils les « chaises percées » affectées à la vérification du sexe des papes ? Certainement, suggère Alain Boureau, parce qu'une fois éteinte la querelle qui leur avait donné naissance, leur signification symbolique s'était peu à peu perdue et que leur sens fut détourné par les moqueurs [1]. Jusqu'à leur dernière utilisation par Léon X, en 1513, plus grand monde n'en comprit l'utilité. Certains s'emparèrent de l'aubaine pour tourner en dérision le couronnement des papes [20]. L'inscription gravée « sur le lieu de naissance » est en réalité une innocente fresque ornant une chapelle, et représentant une non moins innocente « Vierge à l'Enfant »... La rue de Querceti, puisque c'est d'elle dont il est question, était en fait une rue étroite par laquelle les papes passaient habituellement pour se rendre au Colisée. Au XIII^e siècle, la foule prit une telle importance qu'elle en bouchait l'accès et que le chemin fut détourné. Pour tenter « d'expliquer » ce détour, on y a greffé la légende de la papesse. On se servit pareillement de la peinture murale... [5]. Quant aux « deux ans de vacance » du pouvoir, il suffit de savoir compter... Dès 1562, le frère augustin Onofrio Panvinio, entreprit une

étude sérieuse sur la chronologie des papes. Il y passa scrupuleusement en revue les pontificats de Léon IV et Benoît III, en faisant observer qu'entre leurs deux règnes la vacance ne fut que de quinze jours, ce qui n'a rien d'extravagant. L'érudition contemporaine confirme ses recherches. Au IXe siècle, il n'y eut donc pas de place pour l'imposture d'une quelconque papesse Jeanne. Quand on y songe, l'argument chronologique est décisif. Jean VIII, le vrai, le seul, fut élu en 872 et mourut en 882 et c'était un homme et non une femme [1].

Comment une telle légende put-elle voir le jour ? De nombreuses causes peuvent en être à l'origine. La date de sa première apparition est néanmoins cernée : c'est sous la plume du dominicain Jean de Mailly dans la *Chronique universelle*, qu'il rédigeait dans un couvent messin, vers 1225. Avec une mention admirable qui nous laisse aujourd'hui songeurs : « à vérifier » ! Le mythe de la papesse Jeanne fut conçu aussi au milieu du XIIIe siècle par Etienne de Bourbon, dominicain français dans ses *Sept Dons du Saint-Esprit*. Ceux qui s'empareront de l'anecdote n'auront pas ce scrupule. Les Jacques de Voragine, Martin le Polonais, les plus grands auteurs médiévaux comme Pétrarque ou Boccace [2], contribueront, par leurs accumulations et retouches successives, à donner à Jeanne les caractéristiques qu'on lui connaît aujourd'hui, avec le recul, comme si elle les avait possédés de tous temps.

Ce sont eux qui dateront, avec une précision d'autant plus stupéfiante qu'elle est entièrement fictive, les événements qui « auraient pu » marquer sa vie. Assemblant chacun des détails de leurs crûs et des éléments épars puisés dans la rumeur publique (Geoffroy de Courlon est le premier, dès les années 1290, à « identifier » l'histoire de la papesse avec celle de la vérification des sexes), ils élèveront Jeanne au rang de personnage historique. Son existence sera, sinon incontestable, du moins, jusqu'au XVIe siècle, incontestée [14].

D'où venait exactement la rumeur narrée par Jean de Mailly ? Nul ne peut le dire avec certitude. On sait tout de même que le frère prêcheur fondait en partie son information sur une inscription qui aurait été gravée sur le lieu

d'accouchement de la papesse en ces termes : « Pierre, Père des pères, Publie la Parturition de la Papesse ». En décodé : « la Papesse a accouché, l'Eglise le certifie ». Panvinio pensait que la légende de la papesse Jeanne serait venue de Jean XII, au Xe siècle, qui avait une maîtresse justement prénommée Jeanne. L'emprise terrible que celle-ci exerçait sur son amant, aurait fait qualifier ce dernier de « papesse », par dérision. Dans le Cassell's English Dictionary, c'est le pape Jean XXIII** (1410-1415) qui, en 1415, en pleine procession, fut pris de violentes coliques et accoucha sur le champ. En réalité, ce pape fut destitué et obligé de se retirer dans un couvent en raison des aventures féminines scandaleuses innombrables qu'il affichait ouvertement. Le dictionnaire anglais en question semble avoir été intoxiqué par le prénom de Jeanne et la célébrité, à cette époque, d'une autre Jeanne ; celle-ci, Jeanne d'Arc est restée pour les Anglais un souvenir cuisant qui les a fortement marqués. Baronius, repris par Voltaire, pensait que Jean VIII, le vrai, était tellement couard qu'il aurait mérité ce sobriquet féminin. Ce ne sont que des hypothèses. Ce qui dans cette affaire, comme dans certaines autres, ne laisse pas de fasciner, ce sont ces « témoignages ». Non pas ceux qui rapportent des on-dit qu'ils ont glanés on ne sait où, mais les témoignages des personnes présentes, voire officiant à la cérémonie. Un Guide de la Rome du XVe siècle mentionne très explicitement l'existence du rite de vérification. Des voyageurs l'attestent. L'Anglais Guillaume Brevin, vers la même époque, note : « Dans la chapelle du Saint-Sauveur, se trouve deux ou plusieurs chaises de marbre et de cuivre avec des orifices percés sur le fond ; sur ces chaises, à ce que j'ai entendu là-bas, se déroule la vérification qui permet de savoir si le pape est du sexe masculin ou non ». Même des ministres du culte rapportent y avoir assisté [21]. Le clerc gallois Adam de Usk, qui a participé aux cérémonies d'avènement d'Innocent VII, en 1404, décrit la scène dans son *Chronicon* : « ...le pape ... s'assied sur la chaise de porphyre au siège perforé afin que le cardinal le plus jeune s'assure de sa virilité, puis, au chant de Te Deum, il est conduit à l'autel » [1].

Ces incroyables témoins ont vu, sont persuadés d'avoir vu, des choses dont on est aujourd'hui certain qu'elles n'ont jamais existé. Visiblement ces personnes n'étaient pas des hystériques, ni des menteurs professionnels. Elles étaient la plupart du temps honnêtes et désintéressées. C'est d'autant plus effrayant...

RÉFÉRENCES

1. BLANRUE P.E. : La Papesse Jeanne, mythe ou réalité ? *Enquêtes Z (Le Cercle Zététique)*, 1994.
2. BOCCACCIO G. : De claris mulieribus. Ulm, Johann Zainer, 1473, University of Pennsylvania Library.
3. BOUTARIC E. : Correspondance secrète inédite de Louis XV, sur la politique étrangère. 2 vol., Plon-Nourrit, Paris, 1866 : 36-39.
4. DIBIE P. : Ethnologie de la chambre à coucher. Grasset, Paris, 1987 : 205-211.
5. DURRELL L. : Pope Joan. Penguin USA, reprint edition, August 1997.
6. GAILLARDET FR. : Mémoires du chevalier d'Eon. 2 vol, Ladvocat, Paris, 1836, 24-28.
7. GAILLARDET FR. : Mémoires sur la chevalière d'Eon. La vérité sur les mystères de sa vie. E. Dentu, Paris, 1866, 12-34.
8. GROLL K.: Johanna, angebliche Päpstin. Biographisch-Bibliographisches, 9-6-1998.
9. HAZARD J., PERLEMUTER L. : L'homme hormonal. Hazan, Paris, 1995 : 45-46
10. HORDÉ P. : Nouvelles histoires incroyables de la médecine. T. III, Filipacchi, Paris, 1995 : 26-29.
11. JACQUES-MARIN S : Médecines curieuses d'autrefois. Charles Corbet, Paris, 1996 : 53-56.
12. KIRCHENLEXIKON : Verlag Traugott Bautz, Band III, Spalten 1992 : 190-192.
13. MARTIN E.: Histoire des monstres. C. Reinwald et Cie, Paris, 1880 : 327-329.
14. NETTER A., ROZENBAUM H. : Histoire illustrée de la Contraception. Roger Dacosta, Paris, 1985 : 177-193.
15. NEW M.I., KITZINGER E.S. : Pope Joan: a recognizable syndrome. *J. Clin. Endocrinol. Meta.*, 1993 ; 76 : 3-13
16. PINSSEAU P. : L'étrange destinée du chevalier d'Eon (1728-1810). Raymond Clavreuil, libraire, 2me édition, Paris, 1945 : 25-40.
17. ROÏDÈS M.: La Papesse Jeanne. Ed. Georges Papadimitriou, Athènes, 1866.
18. SÉGUY P.: Le chevalier d'Eon rejoint les anges 21 mai 1810. *Point de Vue*, 2000 ; n° 2704 : 68-69.

19. SPEERT H. : Histoire illustrée de la Gynécologie et de l'Obstétrique. Roger Dacosta, Paris, 1976 : 119-122.
20. STANFORD P. : The Legend of Pope Joan : In Search of the Truth. Amer Ed edition, 1999.
21. WOOLFOLK CROSS Donna. : Pope Joan: A Novel. Ballantine Reader's Circle, 1992.

ABSTRACT

Male maternity throughout history

G. ANDROUTSOS

Since antiquity, male "maternity" has fascinated minds and excited the human imagination. Intellectuals from all realms (physicians, clergymen, men of letters) have tried to explain this phenomenon. In this paper, the authors classify some of the known cases of male "procreation", with particular emphasis on legendary cases (Knight of Eon, Pope Joan).

Key words: male "maternity", female pseudohermaphroditism, transsexualism, hysterical pregnancy, male "menstruation".

* Selon les tables chronologiques officielles du Vatican, le règne de Benoît III commence en 855, mais si on accepte le règne de la papesse Jeanne, il commence deux ans après.

** Il s'agit de l'antipape schismatique Jean XXIII, siègeant à Rome durant le Grand Schisme de l'Église Catholique.